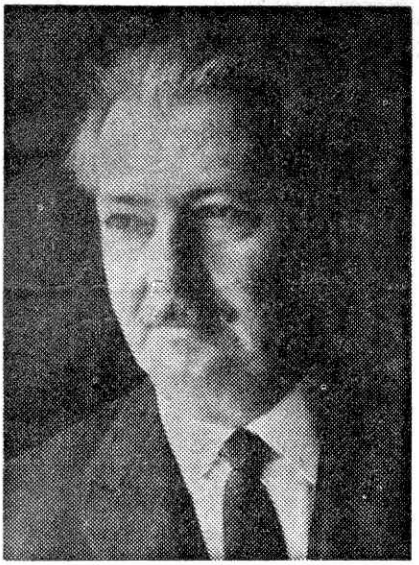
Vicente Gerbasi, poète et ambassadeur

La poésie, quand elle est authentique, se cache bien. Elle est humble. Et l'humilité est une vertu. Peu pratiquée, certes, mais une vertu quand même. Le vrai poète pratique lui aussi cette vertu et il peut se cacher derrière n'importe quelle situation.

Un homme qui n'est pas de nos terres froides et brumeuses, qui pratique un métier pouvant paraître loin de la poésie, vient de passer quelques jours en notre ville. Il a nom Vicente



Gerbasi. Il est Vénézuélien. Et il est ambassadeur. Il représente son pays au Danemark, après avoir fait des séjours professionnels en Colombie, à Cuba, en Israël, au Chili, à Haïti et aussi à Genève, presque au début de sa carrière, en 1948. Il revient souvent ici pour rendre visite à ses deux grands fils qui font leurs études, l'un à l'Université, l'autre à l'Ecole internationale.

— J'aime revenir dans votre pays. C'est tellement différent de chez moi. J'aime Genève, sa vie locale, sa fonction internatoinale, ses rencontres, ses cafés, ses jardins où l'on peut rêver. J'aime aussi la Suisse intérieure, ses montagnes, ses lacs, cette nature si belle et qui m'inspire des sentiments de beauté et de grandeur. J'affectionne beaucoup également les gens d'ici, leur tempérament, leur tolérance, leur politesse, leur savoir-faire et vivre. C'est tellement différent de chez moi que j'y trouve une sorte de compensation et d'équilibre.

Propos de diplomate ? Non pas ! Convaincant parce que convaincu.

— Vous avez toujours été dans la « carrière » ?

— Non, j'ai commencé dans la vie comme journaliste, puis j'ai repris le métier pendant une dizaine d'années, de 48 à 58... pour des raisons politiques. En 58, je suis devenu ambassadeur pour compenser une éviction due au régime d'alors.

Ce sont les aléas de la politique.

— Pour me situer mieux, j'ajouterai que je suis fils d'émigrés italiens et mon père a eu une vie difficile, d'autant plus admirable pour m'aider à faire de fortes études qui m'ont permis d'accéder à une belle carrière. J'ai d'ailleurs écrit un livre de poèmes à la gloire de mon père : « Mon père, l'émigrant ».

— Poète, vous m'avez dit que vous étiez lié avec Genève.

— Oui, j'y ai de nombreux amis, ceux surtout du groupe « Jeune Poésie », avec lesquels j'ai beaucoup travaillé et me suis souvent bien amusé. Nous avions de fréquentes réunions au cours desquelles nous confrontions nos travaux. Ils m'ont traduit et fait publier chez Seghers, à l'« Appel poétique » à Paris, aux « Cahiers du Sud », en Belgique aussi. Tout cela crée des liens. « Jeune Poésie » vient justement de sortir une plaquette de vers, « Oliviers d'éternité ».

Votre charge d'ambassadeur ne vous gêne-t-elle pas dans votre recherche poétique ?

— C'est l'éternelle question du double métier de l'écrivain, du poète. Comment faire autrement ? Je dois dire pourtant que je ne suis pas gêné. J'aime mon métier : il me fait vivre, voyager ; il nourrit ma vision du monde que je parcours, et cela apparaît dans mon œuvre.

— Votre poésie est donc objective ?

— Oui, mais cette vision passe forcément par une transformation. Je la dirai « objective-subjective ». Je suis trop dedans pour qu'il en soit autrement.

— Etes-vous inspiré par la poésie européenne ?

— Forcément. Vénézuéliens, nous sommes de langue espagnole, donc de culture occidentale. Pourtant, depuis une cinquantaine d'années, les poètes sud-américains essayent de forger une poésie du continent, spécifique. Ils voudraient créer une tradition où l'on pourrait retrouver les aspirations du continent, et comme celui-ci est en pleine et rapide évolution... Je tente de m'insérer dans ce grand courant.

La conversation pourrait continuer ainsi pendant des haures, tant elle est passionnante. Mais un appel téléphonique de Londres vient rompre l'entretien. Le poète s'efface. L'ambassadeur réapparaît. Mais chez cet homme qui semble si unifié, est-il permis de faire de telles cloisons ?

P. K.